

## **Les dieux des celtibères orientaux et les inscriptions: quelques remarques critiques\***

*Francisco Beltrán Lloris,  
Université de Saragosse.*

Le *corpus* des théonymes indigènes hispaniques atteint plus de quatre cents documents, presque sans exception épigraphiques, d'époque impériale, en latin et concernant les régions de langue indo-européenne <sup>(1)</sup>. C'est un fait maintes fois répété que ces témoignages, très nombreux à l'ouest de la Péninsule Ibérique, diminuent à mesure qu'on avance vers le centre et l'est de l'Hispanie et sont presque absents dans les régions orientales de culture et langue ibériques <sup>(2)</sup>. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'un phénomène de sociologie religieuse, mais d'un problème historique et heuristique. D'une part, les sources littéraires ne sont pas de grande aide en ce domaine, car les écrivains classiques n'ont pas prêté attention aux noms vernaculaires des divinités locales, qu'ils tendent toujours à présenter en employant les noms grecs ou romains de divinités semblables à leur avis —souvent discutables—, selon le procédé désigné avec le terme *interpretatio* d'après un connu texte de Tacite sur les dieux des Germains (*Germ.* 9) <sup>(3)</sup>. D'autre part, les inscriptions latines, qui fournissent presque toute l'information sur ce sujet, ne sont pas des documents neutres, mais bien au contraire constituent elles mêmes un indicateur précieux de l'intensité du procès de romanisation de telle sorte que les théonymes vernaculaires sont beaucoup plus abondants aux régions de romanisation plus tardive et moins intense. Lorsque la culture épigraphique romaine connaît son éclat en Hispanie <sup>(4)</sup>, c'est à dire au début du Principat, un tiers des communautés civiques de la côte méditerranéenne et de la vallée moyenne de l'Ebre —c'est à dire de l'Hispanie Citerieure orientale où se trouve le pays ibérique et une partie de la Celtiberie— avait déjà acquis la condition de colonies et municipes romains ou latins. Par conséquent, leurs inscriptions n'invoquent pas les divinités traditionnelles que rarement et s'adressent plutôt à des dieux de nom romain, même s'ils sont souvent héritières d'une tradition préromaine que leurs noms ne révèlent pas, mais qu'on peut quelques fois déceler grâce à d'autres indices.

À l'époque d'Auguste la Celtiberie se trouve exactement sur la frontière qui tranche l'Hispanie Citerieure en deux moitiés selon leur degré de romanisation: à l'est, une sur trois cités avait atteint le rang de municipes ou colonies, y comprises les communautés celtibériques de Turiaso et Bilbilis, appartenant au *conuentus iuridicus Caesaraugustanus*; à l'ouest, au contraire,

au delà du district de Caesaraugusta on ne trouve que des cités pérégrines, y comprises les villes celtibériques plus occidentales. Dorénavant je me bornerai à la partie orientale de cette région frontalière, plus précocement romanisée, que malgré l'avarice en témoignages de divinités, présente un intérêt spécial par deux raisons: d'un coté, elle offre les attestations plus anciennes —bien que discutables— du *corpus* grâce au développement au II siècle a. n. E. d'une épigraphie en langue vernaculaire qui manque aux régions plus occidentales de l'Hispanie indo-européenne, mises à part les quatre inscriptions en langue lusitanienne du centre du Portugal et d'Estrémadure, dont la date cependant semble être assez plus tardive (<sup>5</sup>); de l'autre, elle fournit quelques exemples sur des inscriptions paléohispaniques et latines qui offrent, à mon avis, un certain intérêt du point de vue méthodologique.

La liste complète des divinités vernaculaires, possibles ou sûres, attestées en Celtibérie orientale se réduit en tout à cinq documents qui renferment huit prétendus théonymes (<sup>6</sup>):

1) Le *graffito* sur un vase céramique de La Caridad (Caminreal, Teruel) avec le mot *uetikubos*, au datif pluriel, gravé en langue celtibérique et écriture paléohispanique vers la fin du II ou le début du Ier siècle a. n. E.

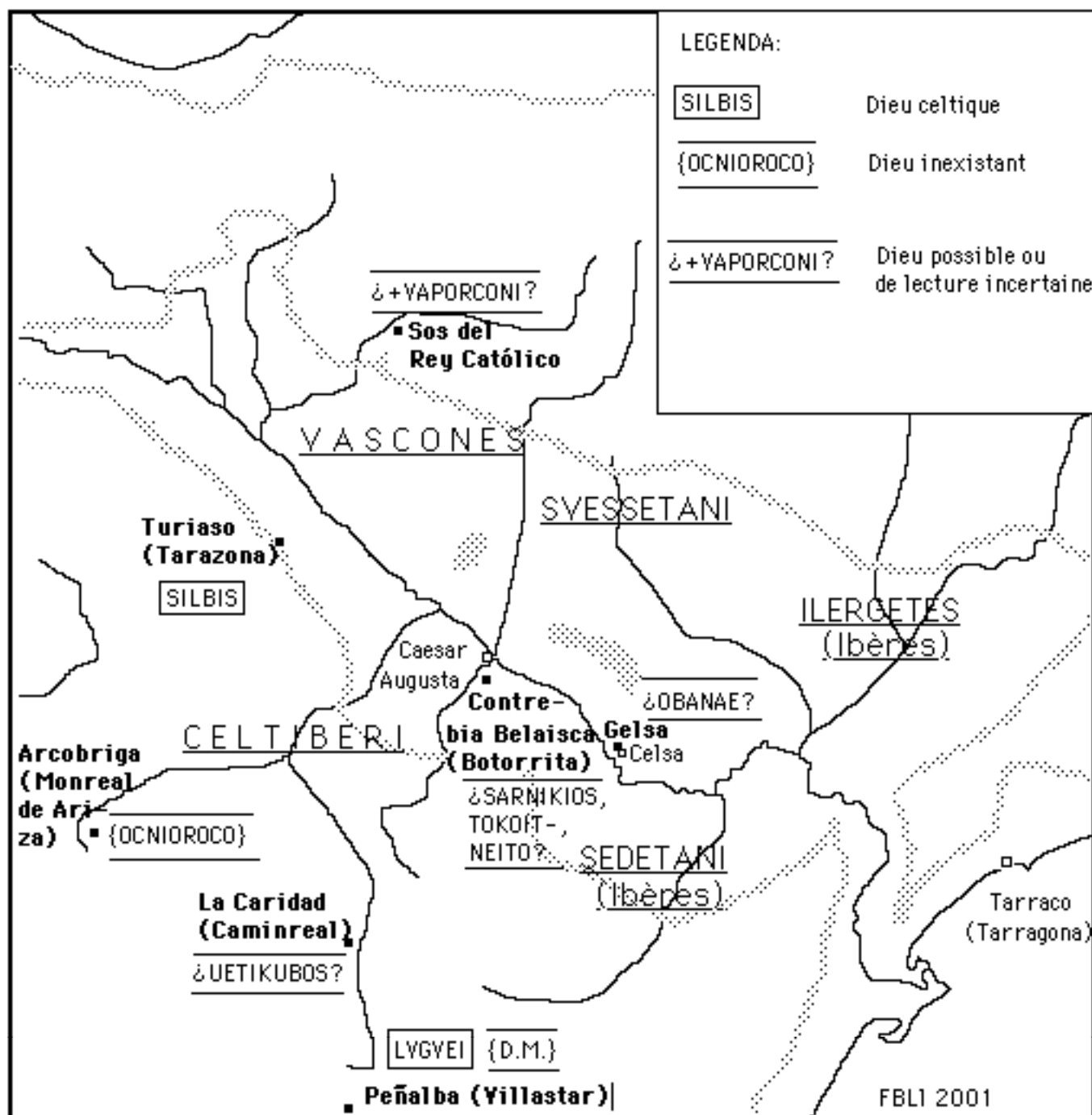
2) Le premier bronze de Botorrita (Zaragoza), l'ancienne Contrebia Belaisca, rédigé en langue celtibérique et écriture paléohispanique, où sont mentionnés *tokoit-*, *sarnikios* et *neito*, aussi vers la fin du II ou le début du Ier siècle a. n. E.

3) Le sanctuaire rupestre en plein air de Peñalba de Villastar (Teruel), où vers le début du Ier siècle de n. E. furent gravés en langue celtibérique et en alphabet latin plusieurs *graffiti*, y compris le texte dédié à *Luguei*, c'est-à-dire au dieu panceltique Lug, et la problématique abréviation *D. M.*

4) La légende *SILBIS*, frappée sur les monnaies latines de Turiaso (Tarazona, Zaragoza) à l'époque d'Auguste.

6) Et, finalement, un petit autel d'Arcobriga (Monreal de Ariza, Zaragoza) dédié, selon la lecture de Fita, à *Mercurius Ocniorocus*, qu'on peut dater du Ier ou du IIème siècle de n. E.

On pourrait y ajouter encore deux inscriptions latines avec des théonymes apparemment indo-européens, mais provenant de contrées prochaines de langue non celtique:



7) En pays ibérique, l'autel, aujourd'hui perdu, consacrée a *Obana* (?) dans la colonie romaine de Celsa (Velilla de Ebro, Zaragoza), datable au I<sup>er</sup> siècle de n. E.

8) Et, dans le territoire vascon, l'autel, trouvé à Sos del Rey Católico (Zaragoza), adressé a une divinité dont le nom a été lu *[I]uaporconis*, qu'on peu dater du I<sup>er</sup> ou mieux du II<sup>ème</sup> siècle de n. E.

Cependant l'identification comme théonymes de tous ces noms n'est pas assurée. En fait le seul cas absolument sûr et unanimement reconnu comme tel de notre liste est celui de Lug à Peñalba de Villastar, auquel on peut ajouter la *Silbis* de Turiaso, bien qu'ignorée d'habitude des dossiers des divinités celtiques, et en tout cas, malgré leur provenance de régions non indoeuropéennes, les théonymes de lecture incertaine de Celsa et de Sos del Rey Católico: respectivement, *Obana* (?), maintes fois cité aux dossiers de divinités hispaniques, et *+uaporco* (?) —comme je préfère lire *[I]uaporconis*— exclu aussi des répertoires de théonymes, à cause, semble-t-il, des problèmes de lecture qu'il pose. Ce bilan, qui à mon avis n'est pas hypercritique, mais raisonnable, fait passer au premier plan les questions de méthode, qui varient notamment selon la langue, l'écriture, la date et le genre des témoignages.

Les difficultés sont minimales avec les documents latins car ils sont parfaitement compréhensibles et le texte ou le monument même indiquent avec clarté quand il s'agit d'un témoignage religieux: naturellement pourvu que la lecture soit sûre. Les problèmes surviennent, par contre, lorsque on ne dispose pas d'une bonne lecture à cause de la perte —partielle ou totale— du texte ou à cause d'une mauvaise publication, une situation malheureusement trop fréquente en ce qui concerne les nombreuses inscriptions provenant de l'occident hispanique. C'est en ce moment que l'on doit pousser à l'extrême les précautions méthodologiques pour ne pas transformer une mauvaise lecture en une divinité —cas d'*Ocnorioco*— ou traiter comme sûrs des théonymes de lecture incertaine comme *Obana* et *[I]uaporconis*. Dans ces cas il suffit à constater les lectures douteuses comme telles, en employant les signes diacritiques habituels en épigraphie ou simplement en ajoutant après le théonyme un signe d'interrogation. Seulement si l'on prend ces précautions, on peut, à mon avis, pousser en avant la recherche sur une base solide et procéder à l'examen des parallèles ou bien essayer une explication étymologique.

Les documents celtibériques, en plus des difficultés dérivées de l'établissement du texte, posent d'autres problèmes. D'une part la langue qui, malgré les différents essais de traduction n'arrive pas à être comprise d'une

façon unanimement acceptée par tous les chercheurs et dont les problèmes d'interprétation s'intensifient quand les inscriptions sont gravées en employant l'écriture paléohispanique qui, à cause de sa nature partiellement semisillabique, ne permet pas toujours de faire une transcription phonétique fidèle des mots. D'autre part les supports des inscriptions —auxquels il faut avoir recours d'autant plus que les textes n'ont pas un sens clair— n'aident pas trop à identifier un mot comme théonyme car l'épigraphie celtibérique n'a pas développé un genre d'inscriptions spécifique du domaine religieux comme, par exemple, les autels votifs romains: ainsi, l'interprétation du premier bronze de Botorrita comme une *lex sacra*, bien que répandue, se heurte —on le verra— à plusieurs obstacles tant épigraphiques que linguistiques et repose seulement sur la ressemblance —souvent discutable du point de vue linguistique— des mots *neito* et *tokoit-* avec des théonymes attestés ailleurs, qui en plus ne sont pas toujours fondés sur des lectures confirmées. En ce qui concerne les *uetikubos* du *graffito* de Caminreal, faute de parallèles, l'interprétation comme nom divin repose sur la base fragile du sens attribué au texte. Seulement à Peñalba de Villastar les conditions sont plus favorables en ce qui concerne l'inscription consacrée à Lug, car elle est rédigée en alphabet latin, le théonyme ne pose pas des problèmes de lecture et dispose de parallèles en Hispanie et dans le reste de la Celtique ancienne, et tant le type d'inscription que l'environnement plaident en faveur d'une interprétation religieuse du texte. Bien au contraire, l'abréviation *D.M* signalé dans le même sanctuaire doit être supprimée du dossier à cause de sa date vraisemblablement récente.

Il reste finalement la *Silbis* de Turiaso qui d'habitude n'est pas mentionnée parmi les divinités celtiques d'Hispanie. Dans ce cas il ne s'agit pas d'une question d'interprétation: si l'on admet l'association de la légende à l'effigie féminine qui l'accompagne, on ne peut pas douter de la nature divine du nom, car la représentation d'une femme avec un tel nom sur une monnaie ne peut correspondre qu'à une déesse. La nature numismatique du document explique que paradoxalement *Silbis* n'ait pas trouvé la place qu'elle mérite dans les dossiers des divinités celtiques d'Hispanie, construits d'habitude exclusivement sur la documentation épigraphique et littéraire.

Une fois exposés brièvement les problèmes de méthode, on va passer à l'examen des documents dont la présentation suivra un ordre chronologique (7).

1. Les plus anciennes inscriptions du dossier sont sans doute le *graffito* de La Caridad de Caminreal (Teruel) et le premier bronze de Botorrita. Le texte de Caminreal fut gravée après cuisson sur la partie intérieure du bord d'un

beau *oinochoe* celtibérique qui, comparé aux autres vases découverts à La Caridad, présente une riche décoration avec des poissons et des motifs géométriques peints sur la surface extérieure du vase (fig. 1). L'inscription fut exhumée à la chambre numéro 5 de la "Maison de Likine", une grande demeure de plan italique à cour centrale qui comme le reste de la ville fût bâtie à la fin du II<sup>e</sup> siècle a. n. E. et détruite violemment aux années 70 du siècle suivant, probablement pendant la guerre de Sertoire (<sup>8</sup>). Le texte, écrit sans séparations de mots, dit (fig. 2):

*beskuauzetikubos* (<sup>9</sup>).

Au début on peut isoler un nom de personne, *besku*, qui n'est pas attesté ailleurs, mais que l'on déduit du nom de famille *beskokum* constaté à Botorrita 3 (K.1.3. ligne III.27), et à la fin une forme adjectivale au datif —ou ablatif— pluriel. Le seul doute concerne la segmentation de celle-ci, acceptée comme un seul mot par certains chercheurs, *auzetikubos* (<sup>10</sup>), mais séparée plus vraisemblablement en deux par d'autres savants: *auz.* et *uetikubos*. Le premier a été expliqué comme abréviation du verbe attestée aussi sur la face A de Botorrita 1 (*auzeti*)(<sup>11</sup>), à l'entête de Botorrita 3 (*auzanto*)(<sup>12</sup>), sur une lame de plomb de provenance inconnue (*auz.*)(<sup>13</sup>), dans un *graffito* sur un vase de poterie d'Albalate del Arzobispo (*auza[---]*)(<sup>14</sup>) et, peut être, sur le petit bronze appelé «Res» (*auzares*)(<sup>15</sup>). À Botorrita 1 W. Meid traduit le verbe par «möchte nutzen»(<sup>16</sup>), mais cette signification ne semble pas être très adéquate pour les autres textes mentionnés, notamment pour les inscriptions sur lame de plomb et sur vase céramique, auxquelles convient mieux la solution proposé par Untermann (<sup>17</sup>) et suivie par Rubio (<sup>18</sup>): «gewähren», «donner». Ainsi comprises, ces inscriptions brèves seraient simplement des textes d'offrande: *letontu / auz·soz* (<sup>19</sup>) pourrait être traduit par «Letondo offre cela» (<sup>20</sup>), en faisant référence au petit objet auquel serait fixée la lame de plomb inscrite (<sup>21</sup>), tandis qu'au *graffito* gravé avant cuisson sur un pôt d'Albalate del Arzobispo le texte [*r*]etukenos *auz a[---]*, c'est-à-dire «Retukenos donne...» (<sup>22</sup>), ferait allusion au vase céramique même. La ressemblance de ces deux textes avec le *graffito* de Caminreal —un nom personnel suivi du verbe «offrir»— nous permet de considérer ces trois textes comme des inscriptions de dédicace, dont on ne peut pas malheureusement préciser le sens. L'interprétation du vase gravé comme dédicace religieuse, un type d'inscription bien connu du monde classique, est en principe possible: dans ce cas, *uetikubos*, un mot sans parallèles clairs (<sup>23</sup>), pourrait être, comme Untermann a proposé, un théonyme au pluriel (<sup>24</sup>) semblable à d'autres constatés en

Celtiberie —voir les *Matres* ou les *Lugoues* <sup>(25)</sup>—, mais rien ne peut assurer qu'il ne s'agisse pas d'un ethnique <sup>(26)</sup> ou d'un nom de famille <sup>(27)</sup>, deux types d'adjectifs formés d'habitude avec le même suffixe *-iko*. En fait la provenance du vase de Caminreal convient plus à un nom de famille ou à un ethnique qu'à une dédicace religieuse, car il fut trouvé dans une demeure <sup>(28)</sup>. Néanmoins une interprétation rituelle n'est pas du tout exclue: l'*oinochoe* de Caminreal pouvait servir, d'après Burillo, à des libations rituelles dans le cadre du culte des groupes familiaux <sup>(29)</sup>.

En tout cas l'identification de *uetikubos* comme théonyme semble loin d'être certaine.

2. Botorrita 1 est le texte celtibérique auquel les savants ont dédié les plus grands efforts depuis le moment même de sa découverte <sup>(30)</sup>, bien que les recherches n'ont pas atteint des résultats unanimement admis. Malgré l'opinion assez répandue qui identifie l'inscription comme une *lex sacra* <sup>(31)</sup>, il y a aussi arguments importants contre cette interprétation. Du point de vue épigraphique l'inexistence de textes de ce genre dans la Rome républicaine <sup>(32)</sup> constitue une objection —bien que partielle— à la considération de Botorrita 1 comme *lex sacra*, car l'épigraphie celtibérique s'inspire de près des modèles romains pour ses types les plus caractéristiques: *tesserae hospitales* et pour les textes sur *tabulae aeneae* <sup>(33)</sup>. Les inscriptions sur plaques de bronze, inconnues du territoire ibérique, furent introduites en Hispania par Rome comme support de prestige, employé, par exemple, pour les décisions des gouverneurs provinciaux <sup>(34)</sup>. On en connaît trois exemples: le décret de *Aemilius Paulus* à propos de la Turris Lascutana (189 a. n. E.) <sup>(35)</sup>, la *deditio* lusitanienne de l'année 104 a. n. E. <sup>(36)</sup> et le deuxième bronze de Botorrita <sup>(37)</sup>, texte rédigé sûrement par le bureau de *Gaius Valerius Flaccus* en 87 a. n. E. <sup>(38)</sup> pour sanctionner l'arbitrage mené par Contrebia Belaisca entre les villes voisines de Salduie et Alaun. Si l'on tient compte de ces modèles, Botorrita 1, mais aussi Botorrita 3 et Botorrita 4, récemment édité, devraient être des textes renfermant des décisions d'une autorité publique, probablement des magistrats ou du conseil civiques de Contrebia Belaisca <sup>(39)</sup>: le problème est d'isoler la matière de ces décisions. Bien sûr une thématique religieuse n'est pas exclue, mais pour accepter cette hypothèse il serait nécessaire de montrer l'existence au texte des théonymes ou d'autres mots clef qui pourraient soutenir cette interprétation. Les savants que se s'ont occupés du texte ont signalé trois possibles noms divins, tous à la face A de l'inscription: *tokoit-*, *sarnikios* et *neito*.

2.1. La considération de *sarnikios* (fig. 3) comme théonyme ne mérite pas trop d'attention, car elle ne s'appuie pas sur l'existence de parallèles épigraphiques ou littéraires, ni sur des critères étymologiques <sup>(40)</sup>, mais elle dérive surtout de l'association intime dans le texte avec le mot *tokoit-* <sup>(41)</sup>, dont la prétendue condition de nom de divinité a entraîné celle de *sarnikios*.

2.2. En ce qui concerne *tokoit-* <sup>(42)</sup> (fig. 3), il a été rapproché dès les premières études du texte à des théonymes attestés dans des inscriptions latines <sup>(43)</sup>. Le parallèle plus proche est *Togoti*, au datif, qui n'apparaît, cependant, que dans une dédicace perdue et lointaine provenant de Talavera de la Reina (Toledo) <sup>(44)</sup> et peut-être aussi dans une inscription d'Ávila, dans laquelle cependant le nom de la divinité est fortement abrégé —*Deo To.*—, à tel point qu'on ne peut pas développer avec certitude le théonyme <sup>(45)</sup>. En plus on invoque *Toga* à Cáceres et Salamanca <sup>(46)</sup> et à Barretos (Marvão) <sup>(47)</sup>, *Tongoe Nabiagoi*, au datif, dans un monument consacré par un *Arcobrigensis* <sup>(48)</sup> à Braga, en Gallaecia <sup>(49)</sup>, et le mot *togias*, dont la lecture cependant n'est pas absolument sûre <sup>(50)</sup>, dans la dédicace de Lug à Peñalba de Villastar. Du point de vue linguistique ces rapprochements ont des adhérents <sup>(51)</sup>, mais aussi des détracteurs <sup>(52)</sup>: parmi les arguments des derniers, mis à part la diphtongue *-oi-* qui n'apparaît qu'à Botorrita, on ne peut pas ignorer le fait, souligné par Tovar à la première édition, qu'à la ligne 4 *tokoitei*, au locatif, est associé à la préposition de lieu *eni* (fig. 3), une expression difficile à expliquer pour un théonyme <sup>(53)</sup> et qui en principe convient plus pour un nom de lieu <sup>(54)</sup>.

2.3. *Neito*, mentionné une fois au bronze (l. 6) (fig. 4), a été aussi considéré dès le début de l'étude de Botorrita 1 comme un possible théonyme: en fait déjà de Hoz et Michelena <sup>(55)</sup>, et Tovar <sup>(56)</sup> l'on mis en rapport avec l'ancien irlandais *nia*, «guerrier, champion», et la forme ogamique *net(t)a-* <sup>(57)</sup>, et avec certains théonymes hispaniques. Parmi eux deux provenant des régions occidentales posent des problèmes de lecture: *Netoni deo*, mentionné à l'entête d'une inscription aujourd'hui perdue de Trujillo (Cáceres), dont la transmission du texte n'est pas acceptée unanimement —Olivares, par exemple, propose de lire *Netoniceo*— <sup>(58)</sup>, et *Neto* —ou mieux *[---]neto*, car le mot semble incomplet— à une autre assez problématique de Conimbriga (Condeixa-a-Nova), dont l'interprétation comme dédicace religieuse n'est pas assurée <sup>(59)</sup>. Plus sûr est un autre témoignage épigraphique qui, cependant, ne vient pas du territoire celtique, mais du sud ibérique, de Guadix (Granada): c'est une inscription fragmentée, qu'Alföldy a proposé de lire sur la ligne de fracture *Dei N<sup>TM</sup>z*, <sup>(60)</sup>. Ce dernier témoignage offre un intérêt particulier, car il provient de l'ancienne cité d'Acci dans laquelle, selon Macrobe, on vénérât à un dieu appelé *Neton*, identifié par l'auteur latin avec Mars <sup>(61)</sup>. Finalement, le



rapprochement proposé avec le mot *neitin*, attesté plusieurs fois dans des inscriptions en langue ibérique, me semble beaucoup moins probable <sup>(62)</sup>. Il y apparaît comme élément formatif de noms de personne —le cas plus clair est *Neitinbeles* dans l'épithaphe latin de Tarrasa (Barcelone) <sup>(63)</sup>—, mais aussi, semble-t-il, comme simple apellatif <sup>(64)</sup>: bien que la signification de ce mot ne soit pas claire, le genre de la plupart des inscriptions sur lesquelles il apparaît —des épithaphes et des textes économiques ou des lettres gravés sur lames de plomb— semble repousser une interprétation du mot comme théonyme, même dans le *rhyton* d'Ullastret (Gerona) <sup>(65)</sup> et dans un complexe monument décoré de Binéfar (Huesca), interprété d'abord comme une dédicace religieuse <sup>(66)</sup>, mais qui maintenant est considéré plutôt comme un monument funéraire, dans lequel le mot incomplet *neitin[---]* est probablement un anthroponyme <sup>(67)</sup>. Bref, l'avis des chercheurs à propos de *neito* n'est pas non plus unanime <sup>(68)</sup> et ceux qui s'inclinent pour l'interprétation de ce mot comme un théonyme non seulement dans le territoire ibérique —où *Neton* / *N<sup>TM</sup>ŋ*, est constaté avec clarté comme nom de dieu à Acci— mais aussi parmi les celtes hispaniques doivent faire appel à des inscriptions dont la lecture n'est pas toujours sûre, surtout en ce qui concerne celles qui procèdent de l'occident péninsulaire.

2.4. L'interprétation comme théonymes tant de *tokoit-* —et *sarnikios*— que de *neito* reposent donc sur la base des parallèles, notamment sur ceux fournis par les inscriptions hispaniques qui, comme l'on vient de voir, procèdent, sauf le *Neton* / *N<sup>TM</sup>ŋ*, d'Acci (Guadix), de la partie occidentale de la Péninsule, des régions de Gallaecia, Lusitania et Vettonia. Même si l'on met de côté les problèmes phonétiques posés par l'identification des formes diphtonguées *tokoit-* et *neito* avec *Togoti*, *Toga* ou *Tongoe*, d'une part, et *Netoni* (?), *[---]neto*, *N<sup>TM</sup>ŋ*, et *Neton*, de l'autre, il existe un autre problème qui mérite notre attention et qui touche directement le procédé de la comparaison entre théonymes celtibériques et occidentaux, surtout lorsque des inscriptions de lecture douteuse sont concernées. Comme F. Marco a bien montré, les noms divins de l'Hispania indo-européenne peuvent être rangés dans quatre catégories à partir de critères de géographie culturelle: ceux qui sont attestés dans d'autres pays celtiques comme *Lug* ou les *Matres*; ceux dont l'attestation est limitée à l'occident hispanique comme *Bandua*, *Cosus*, *Nabia* ou *Reua*, ou comme *Ataecina* et *Endouelicus*; les nombreux dieux locaux bien d'une région, d'une ville ou d'un lieu; et finalement ceux qui sont connus dans des différentes régions —même non celtiques— de la Péninsule Ibérique <sup>(69)</sup>. Le premier groupe souligne l'appartenance de l'Hispanie indo-européenne au domaine religieux celtique; les deux suivants, de leur côté, marquent le caractère local de la plupart des divinités —ou encore mieux de leurs advocations

spécifiques— et ils montrent surtout les différences, discernées dans beaucoup d'autres domaines, entre la Celtibérie et l'occident péninsulaire, nuancées seulement par le dernier groupe qui comprend des divinités attestés tant dans l'occident péninsulaire qu'en Celtibérie —et même dans le territoire ibérique—, ce qui semble contredire la division théonymique —et aussi linguistique, politique et sociale, mais non onomastique— en deux parties de l'Hispania indo-européenne. Mais, quelles seraient, donc, ces divinités attestées dans plusieurs régions de l'Hispanie celtique —ou même ibérique—? Seulement deux et précisément celles qui sont mentionnées à Botorrita 1: d'une part *tokoit-* et ses prétendus parallèles occidentaux (*Togoti*, *Toga* et *Tongoe*), et de l'autre *neito* et les siens encore plus problématiques, car les occidentaux (*Netoni deo* (?) et [---]*neto*), comme on l'a vu, se heurtent à quelques difficultés de lecture, tandis que les méridionaux, mieux attestés (*N<sup>TM</sup>?*, et *Neton*), renvoient au monde ibérique. Ce fait rend suspect ce dernier groupe de divinités qui seraient attestées tant en Celtibérie que dans l'occident de la Péninsule, dont la suppression ou au moins leur considération comme problématique, me semble convenable, vues les difficultés posées par l'admission de *tokoit-* et *neito* comme théonymes et l'incertitude de la lecture de quelques des inscriptions concernées.

3.1. La grande inscription de Peñalba de Villastar nous mène à un terrain plus solide, car l'attestation de Lug, gravée sur la paroi rocheuse en langue celtibérique et alphabet latin, ne semble offrir ni de doute épigraphique ni de problèmes linguistiques <sup>(70)</sup> (figs. 5-6). Le caractère sacré du lieu est clair et la divinité bien connue tant en Celtibérie que dans la Celtique ancienne <sup>(71)</sup>, bien que le théonyme soit normalement exprimé au pluriel, sauf précisément à Peñalba de Villastar, un fait qu'on doit prendre en considération, mais qui ne mêt pas en question l'identification du mot *Luguei* comme un théonyme, même si elle n'est pas absolument sure.

En ce qui concerne la date, la présence d'un autre *graffito* en latin de *ductus* semblable qui cite un vers de l'*Enéide* (II 268) de Virgile conduit à proposer une chronologie plutôt tardive, vers le 1er siècle de n. E., même si ce témoin se trouve à un endroit assez éloigné de la même paroi rocheuse — environ 250 m—, un complexe qui attend encore une recherche systématique malgré les nombreuses études qui l'ont été consacrées <sup>(72)</sup>.

3.2. L'inscription *D·M·*, retrouvée par F. Marco a Peñalba, pose plus de problèmes <sup>(73)</sup>. D'abord elle diffère du reste des *graffiti* du site tant techniquement que du point de vue de l'emplacement, car elle fut gravée non à la molle surface de la paroi rocheuse même, mais au sommet d'elle sur le sol

de la terrasse supérieure <sup>(74)</sup> et non d'un seul trait fin et superficiel, mais en repiquant sur la dure pierre pour produire un sillon large et irrégulier <sup>(75)</sup>. L'inscription se trouve pres d'un ensemble de difficile datation de cuvettes et canalicules creusés sur la roche, auquel Marco attribue une fonction rituelle et une date ancienne (fig. 7). Cependant plusieurs arguments poussent à considérer le *grafitto* comme de chronologie récente: d'un coté, le *ductus* de la lettre M, dont les traits intérieurs ne forment pas un angle, mais une ligne courbe qui, en plus, n'arrive pas jusqu'à la ligne inférieure d'écriture; de l'autre, les deux points ronds qui suivent les lettres ne se situent pas à mi hauteur comme il est normal dans les inscriptions anciennes, mais en bas selon l'usage moderne de ponctuation (fig. 8). Marco a préféré prudemment de ne pas développer ces abréviations, que d'autres chercheurs se hasardent à interpréter comme initiales de *Deo maximo*, en les comprenant comme une dénomination alternative de Lug <sup>(76)</sup>, dont, à mon avis, on ne doit pas tenir compte étant donnée la vraisemblable datation moderne de l'inscription et l'incertitude de son développement.

4. Le cas de *Silbis*, attestée par les monnaies latines de Turiaso (Tarazona, Zaragoza), est frappant, car elle n'est pas introduite d'habitude dans les dossiers de divinités celtibériques, bien que son témoignage soit l'un des plus clairs <sup>(77)</sup>. La légende apparaît à l'envers des premières émissions de la ville, datées probablement après l'année 29 a. n. E., à côté d'une effigie féminine à droite à couronne de laurier, tandis que le revers montre une statue équestre à gauche, qui représente probablement Auguste, et la légende TVRIASO <sup>(78)</sup> (fig. 9). Initialement le mot a été interprété comme un surnom de la ville, mais Hill et A. Beltrán ont déjà proposé plus vraisemblablement d'y voir la représentation d'une divinité locale, à partir de ses similitudes avec certaines effigies monétaires de *Iustitia*, *Salus* et *Pietas* <sup>(79)</sup>. Récemment M. Beltrán, J. Paz et E. Ortiz <sup>(80)</sup> ont avancé des arguments convaincants pour identifier *Silbis* avec une déesse semblable à *Salus*, patronne du sanctuaire local des eaux, où selon leur hypothèse Auguste se serait guéri de la maladie acquise pendant les guerres contre Cantabres et Astures.

Le nom est sans parallèles tant dans l'épigraphie celtibérique que latine <sup>(81)</sup>.

5. Le dernier possible théonyme attesté dans la Celtibérie orientale est *Mercurius Ocniorocus*. C'est la lecture que F. Fita a fait sur un petit autel provenant des fouilles menées à Arcobriga (Monreal de Ariza, Zaragoza) par le

marquis de Cerralbo au début du XXème siècle <sup>(82)</sup>. Naturellement la ressemblance de cet épithète avec le dieu gaulois *Ogmios* n'a pas échappé aux chercheurs <sup>(83)</sup>. Malheureusement la lecture de Fita n'est pas fidèle <sup>(84)</sup>. L'autopsie faite dans les magasins du Museo Arqueológico Nacional de Madrid de cette pièce <sup>(85)</sup>, qui n'avait pas été revue depuis les travaux de Cerralbo, a permis de corriger la lecture.

Il s'agit d'un petit autel (8.7 x 5.4 x 5.2 cm.) de gypse beige, datable du siècle Ier ou IIème de notre Ère, avec une inscription très maladroite, sur laquelle on peut lire simplement (fig. 10):

Me-  
rcur-  
io-  
L(ucius)•Silius  
5 Toloco

Il s'agit donc d'une simple dédicace à Mercure, bien qu'on ne doive pas délaissier la possibilité d'y voir une divinité «interprétée» étant donné le caractère indigène du nom du dédiant. *Toloco* a été d'abord considéré comme nom ibérique, à cause de son attestation dans des inscriptions provenant du sud-est de la Péninsule <sup>(86)</sup>, mais sa présence répétée à Botorrita 3 <sup>(87)</sup> et ce nouveau témoignage d'Arcobriga rendent son classement linguistique problématique.

Pour en finir avec l'examen de la documentation il nous reste à parler de deux inscriptions provenant des voisinages de la Céltiberie.

6. À Gelsa, localité proche aux ruines de l'ancienne colonie *Iulia Victrix Celsa / Lepida* (Velilla de Ebro, Zaragoza), Hübner cite une inscription transmise par Guerra, perdue aujourd'hui, qu'on peut dater avant la fin du Ier siècle de n. E., moment où la colonie fut abandonnée, et dont le texte incertain il transcrit comme <sup>(88)</sup> (fig. 11):

Pro•salu-  
"e•et•reditu  
Aburi [Cres]-  
c[e]ntis LV[r]  
5 [F]lorus•Oba-

nae•u(otum)•s(oluit)•l(ibens)•m(erito)

La lecture des lignes 3-5 est très confuse, à cause de la basse qualité de l'«exemplum» envoyé par Guerra, dont la version est: ABVRI//+/// / CPNTIS LVB/ELORVS. Les modifications introduites par Hübner pour essayer d'améliorer le texte sont possibles, mais elles n'arrivent pas à donner une restitution convaincante, notamment pour les lignes 3-5. Étant donnée la déficiente transmission du texte, la lecture du théonyme *Obanae* ne peut pas être considérée comme sûre au détriment d'autres aussi vraisemblables que celle-ci, comme *Dianae* par exemple. Le seul argument hispanique qu'on peut invoquer à faveur d'*Obana* —mais qui ne tranche pas la question— est le nom divin *Obione*, attesté sur une inscription perdue d'Estollo (La Rioja)<sup>(89)</sup> —déjà signalé par Fita<sup>(90)</sup> et accepté par Hübner, Blázquez<sup>(91)</sup>, Fatás et Martín-Bueno<sup>(92)</sup>, et Marco<sup>(93)</sup>—, dont le texte dit SEGONTIVS / OBIONES suivi de plusieurs lettres en ligature, que Fita a lu *Segontius / Obione s(oluit) â(nimo) fl(ibens) ~(erito)*, qu'on peut rapprocher à *Obioni*, au datif, dans une inscription française de Saint-Saturnin-d'Apt (Vaucluse)<sup>(94)</sup>; le théonyme *Obelligin[o]* à Las Hoyas (Palencia) s'éloigne trop d'*Obana* pour être pris en considération<sup>(95)</sup>. C'est sur cette fragile base comparative qui repose le classement de l'incertaine *Obana* comme théonyme celtique, malgré sa provenance d'une ville situé dans l'ancien territoire ibérique.

7. Le dernier document qui doit être examiné fut trouvé à Sos del Rey Católico (Zaragoza), lieu situé dans le pays des Vascons, mais dans une zone de métissage culturel, d'où l'on connaît aussi des témoins onomastiques tant celtiques qu'ibériques. Il s'agit d'un autel de grès qui mesure (47) x 33 x 29 cm. conservé au Museo de Navarra, à Pamplona<sup>(96)</sup>, et datable du I<sup>er</sup> ou II<sup>ème</sup> siècles de n. E., dont la lecture pose quelques problèmes (fig. 12).

Abásolo et Elorza, les premiers éditeurs, ont lu: *Va(lerius) Porconis f(ilius) / [Pr]imicenis Satta / u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito)*<sup>(97)</sup>, version qui peut expliquer pourquoi ce théonyme n'a pas été inclus dans les dossiers de divinités hispaniques. Le texte a été légèrement corrigé à la ligne 2 par Solana en *[Pr]imigenius Atta*<sup>(98)</sup> et Castillo, Gómez-Pantoja et Mauleón l'ont relu en proposant: *[l(?)uaporconis P/[r]imigenius Atta / u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito)*<sup>(99)</sup>. Cette lecture pose, cependant, quelques problèmes. D'abord au début de la deuxième ligne il y a assez d'espace pour compléter le nom *[Pr]imigenius* — ou encore mieux *[Pr]imiceni*—, dont l'initiale ne doit pas donc être cherchée à la fin de la l. 1: étant donné que ce nom est masculin<sup>(100)</sup> et *Atta* —bien connu à l'Hispania indo-européenne et en Celtibérie— normalement féminin

(<sup>101</sup>), on devrait supposer deux dédians différents et on devrait lire à la troisième ligne *u(otum) s(oluerunt) l(ibentes) m(erito)*. En plus, au début de la première ligne on ne voit aucune trace claire de la première lettre, que Castillo, Gómez-Pantoja et Mauleón rendent cependant par I (<sup>102</sup>), mais que pourrait être aussi une A et que, vues les doutes de lecture, vaut mieux transcrire par une *crux*. À la fin, après S il y a des traces de peut-être non une mais deux lettres. Je préfère donc lire (fig. 13):

+uaporconi S++  
[Pr]imicenius A††â (?)  
u(otum)•s(oluerunt) l(ibentes) m(erito)

On serait tentés de restituer à la fin de la l. 1. *saç(rum)*, mais à vraie dire la lecture de la seconde lettre comme A n'est pas sûre et la dernière lettre ne semble pas être une C. D'autre part la segmentation du théonyme n'est pas sûre, mais à mon avis on doit compter plutôt avec *+uaporconi*, au singulier —et donc avec un nominatif *+uaporco* (?)— qu'avec *+uaporconis*, au pluriel. Le théonyme, d'aspect indo-européen, rappelle le mot lusitanien *porgom / porcom*, «porc», attesté dans les inscriptions rupestres de Lamas de Moledo et Cabeço das Fragoas (<sup>103</sup>).

Après avoir fait la revision des textes concernant les dieux vernaculaires de la partie orientale de la Celtibérie, l'impression finale pourrait résulter décourageante, bien que *Silbis* et *+uaporconi* (?), normalement exclus des dossiers de divinités hispaniques y soient ajoutés. Sur dix possibles théonymes, seulement deux semblent sûrs, ceux qui concernent *Lugus* et *Silbis*, auxquels on peut ajouter une autre couple de lecture incertaine: l'*+uaporconi* (?) de Sos de Rey Católico, et l'*Obana* (?) de Celsa, dont seulement la retrouvaille du texte permettrait d'éliminer l'incertitude. Encore deux sont sûrement faux: l'*Ocniorocus* d'Arcobriga, qui doit tout simplement être supprimé du dossier des dieux hispaniques, de même que les lettres vraisemblablement modernes *D·M·* de Peñalba de Villastar. En ce qui concerne les documents en langue celtibérique et écriture paléohispanique, tant le *graffito uetikubos* de Caminreal que les mots *tokoit-*, *sarnikios* et *neito* à Botorrita 1 doivent être rangés parmi les témoignages suspects, dans l'attente de nouvelles données qui puissent aider à trancher définitivement la question. Jusque ce moment là, cette révision du dossier des divinités celtibériques plus orientales ne prétend que souligner le besoin de travailler avec des lectures

fidèles des textes avant de pousser en avant l'étude des théonymes et le besoin de traiter les cas douteux comme tels pour éviter la mise en circulation de ces divinités prétendument celtiques qui finalement s'avèrent être des faux dieux.

### Figures

1. *Oinochoe* de La Caridad de Caminreal (Museo de Teruel).
2. *Graffito* de La Caridad de Caminreal (Museo de Teruel).
3. Botorrita 2: détail de la face A (Museo de Zaragoza).
4. Botorrita 2: détail de la face A (Museo de Zaragoza).
5. Paroi rocheuse de Peñalba de Villastar.
6. Inscription de Lug de Peñalba de Villastar (Museo Arqueológico de Barcelona).
7. Peñalba de Villastar: cuvettes et canalicules près de l'inscription *D·M·*.
8. Peñalba de Villastar: *D·M·*.
9. Turiaso: monnaie avec la légende SILBIS.
10. Arcobriga: autel de Mercure (Museo Arqueológico Nacional, Madrid).
11. CIL II 5849, de Celsa.
12. Autel de *+uaporco* (?) de Sos del Rey Católico (Museo de Navarra).
13. Détail de l'autel d' *+uaporco* (?) (Museo de Navarra).

---

\* Ce travail s'insère au projet de la DGICYT du *Ministerio de Educación y Ciencia* espagnol «Las divinidades de la España indoeuropea» (PB 98-1610). Je veux remercier au prof. Esperanza Bermejo (Dpto. Filología Francesa, Universidad de Zaragoza) de m'avoir aidé avec la version française de ce texte.

<sup>1</sup>L'archive de théonymes indoeuropéens de l'Espagne, en cours de préparation à l'Université de Saragosse par une équipe dirigée par le prof. F. Marco et moi-même dans le cadre du projet international *Fontes Epigraphici Religionis Celticae Antiquae* (FERCAN), atteint au moment de rédiger ces pages quelques quatre cents inscriptions; cf. l'état de la question préalable aux oeuvres pionnières de J. M. Blázquez, *Religiones primitivas de Hispania. I. Fuentes literarias y epigráficas*, Roma 1962 et *Diccionario de las religiones primitivas de Hispania*, Madrid 1975. À celles-ci il faut ajouter les documents portugais, sur lesquels on peut consulter le catalogue classique de J. d'Encarnação, *Divindades indígenas sob o dominio romano em Portugal*, Lisboa 1975 ou, plus récemment, l'oeuvre de J. M. Garcia, *Religiões antigas de Portugal. Aditamentos e observações às "Religiões da Lusitânia" de J. Leite de Vasconcelos*, Lisboa 1991, qui

établit un dossier avec plus de deux cents inscriptions relatives à des dieux indigènes (pp. 281-366).

<sup>2</sup>Déjà souligné par Blázquez 1962, cit. note 1, pp. 223 ss.; les excellentes synthèses de F. Marco, «La religión indígena en la Hispania indoeuropea», *Historia de las religiones de la Europa antigua*, Madrid 1994, pp. 313 ss. et *Die Religion im keltischen Hispanien*, Budapest 1998 fournissent un aperçu plus approfondi de la question.

<sup>3</sup>Sur l'*interpretatio* comprise comme un procès dialectique, dans le quel l'initiative de la transformation peut être tant romaine qu'indigène voir F. Marco, «Integración, *interpretatio* y resistencia religiosa en el occidente del imperio», à J. M. Bázquez y J. Alvar édés., *La romanización en occidente*, Madrid 1996, pp. 225 ss.; F. Beltrán Lloris, «Dimensiones de la *interpretatio* romana en occidente. Especulación literaria y cultos provinciales» en *II Coloquio Internacional de Epigrafía: Divindades indígenas e interpretatio Romana* (Sintra 1995), sous presse.

<sup>4</sup>Sur cette question voir les divers travaux réunis par F. Beltrán éd., *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en occidente*, Zaragoza 1995.

<sup>5</sup>J. Untermann, *Monumenta linguarum Hispanicarum. IV. Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden 1997, L.1-3 y F. Villar y R. Pedrero, «La nueva inscripción lusitana: Arroyo de la Luz III», à F. Villar et M. P. Fernández, *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania*, Salamanca 2001, pp. 663-698 (= *Palaeohispanica* 1, 2001, sous presse).

<sup>6</sup>Pour l'ensemble de la Celtiberie voir la liste dressée par F. Marco qui en tout comprend environ trente théonymes: «La religión de los celtíberos», *I Simposium sobre los celtíberos*, Zaragoza 1987, pp. 57-67; «Reflexiones sobre el hecho religioso en el contexto social de la Celtiberia», à M. C. González et J. Santos édés., *Las estructuras sociales indígenas del norte de la Península Ibérica, Revisiones de Historia Antigua I*, Vitoria / Gasteiz 1994, pp. 39 ss.

<sup>7</sup>Pour les textes celtibériques on suivra l'édition de Untermann 1997, cit. note 5, indiqué par K suivie de deux numéros et les commentaires de D. Wodtko dans le volume suivant des *Monumenta linguarum Hispanicarum: V.1. Wörterbuch der keltiberischen Inschriften*, Wiesbaden 2000.

<sup>8</sup>J. Vicente, M. P. Punter, C. Escriche y A. I. Herce, «Las inscripciones de la "Casa de Likine" (Caminreal, Teruel)», à J. Untermann et F. Villar édés., *Lengua y cultura en la Hispania prerromana*, Salamanca 1993, pp. 759-760.

<sup>9</sup>K.5.1.



<sup>10</sup>Vicente, Punter, Escriche et Herce 1993, cit. note 8, p. 759; F. Villar, *Estudios de celtibérico y de toponimia prerromana*, Salamanca 1995, p. 140; cf. Wodtko 2000, cit. note 7, pp. 49-52

<sup>11</sup>K.1.1.

<sup>12</sup>K.1.3 = F. Beltrán, J. de Hoz et J. Untermann, *El tercer bronce de Botorrita (Contrebia Belaisca)*, Zaragoza 1996.

<sup>13</sup>K.0.8.

<sup>14</sup>K.2.1.

<sup>15</sup>K.0.14.

<sup>16</sup>W. Meid, *Die erste Botorrita-Inschrift. Interpretation eines keltiberischen Sprachdenkmals*, Innsbruck 1993, pp. 65-66 et 89; *Celtiberian Inscriptions*, Budapest 1994, p. 27.

<sup>17</sup>K.5.1.

<sup>18</sup>F. Rubio, «Tensiones paradigmáticas en el verbo celtibérico: *auðeti*, *auðanto*, *auðares* y otras formas emparentadas», *Kalathos* 15, 1996, pp. 181 ss.; un résumé de la question à Wodtko 2000, cit. note 7, p. 52.

<sup>19</sup>Sur *soz*, Wodtko 2000, cit. note 7, pp. 339-340.

<sup>20</sup>K.0.8.

<sup>21</sup>La lame de plomb, qui conserve encore le trou central qui servait à ce propos, ne mesure que 1.8 par 1.9 cm.

<sup>22</sup>K.2.1.

<sup>23</sup>Wodtko 2000, cit. note 7, pp. 447-448.

<sup>24</sup>Dans ce sens, K.5.1.

<sup>25</sup>Sur lesquels voir Marco 1994, cit. note 2, pp. 331-332 et 336-337.

<sup>26</sup>C'est la possibilité que Marco 1994, cit. note 6, p. 40, accepte, mais en rapprochant le mot de *Vseae*, un épithète des *Matres*, à cause d'une mauvaise lecture du *graffito*: *usuetikubos*. Parmi les ethniques péninsulaires il faut rappeler sous bénéfice d'inventaire celui des *Vettones*.

<sup>27</sup>Wodtko 2000, cit. note 7, p. 448.

<sup>28</sup>On ne connaît pas malheureusement le contexte archéologique des deux inscriptions restantes.

<sup>29</sup>F. Burillo, «Textos, cerámicas y ritual celtibérico», *Kalathos* 16, 1997, p. 234: l'auteur pense que ces vases seraient des objets élaborés sur commande, qui seraient inscrits à l'atelier du potier avec le nom du pétitionnaire, mais le fait que le vase de Caminreal fût gravé après cuisson semble plaider pour une explication différente.

<sup>30</sup>K.1.1 et la première édition après la restauration du bronze de A. Beltrán et A. Tovar, *Contrebia Belaisca (Botorríta, Zaragoza). I. El bronce con alfabeto "ibérico" de Botorríta*, Zaragoza 1982.

<sup>31</sup>Interprétation avancée déjà par Javier de Hoz et L. Michelena, *La inscripción celtibérica de Botorríta*, Salamanca 1974.

<sup>32</sup>P. Pocetti, «Il metallo come supporto di iscrizioni nell'Italia antica: aree, lingue e tipologie testuali», à F. Villar et F. Beltrán eds., *Pueblos, lenguas y escrituras en la Hispania prerromana*, Salamanca 1999, pp. 558-560 explique de façon convaincante les raisons auxquelles obéit l'absence de textes religieux sur bronze à la Rome républicaine en contraposition avec d'autres régions de l'Italie.

<sup>33</sup>À propos des *tesseræ* d'hospitalité voir F. Beltrán, «La hospitalidad celtibérica: una aproximación desde la epigrafía latina», *Palaeohispanica* 1, 2001, pp. 35-62; «Una variante provincial del hospitium: pactos de hospitalidad y concesión de la ciudadanía local en la Hispania Tarraconense», à A. U. Stylow éd., *Epigrafía y sociedad en Hispania durante el Alto Imperio: estructuras y relaciones sociales* (Madrid-Alcalá de Henares 2000), sous presse; «Los pactos de hospitalidad de la Hispania Citerior: una valoración histórica», *I Congreso Internacional de Historia Antigua. La Península Ibérica hace 2000 años*, Universidad de Valladolid 2000, Valladolid, sous presse; sur les *tabulae aeneae* F. Beltrán à F. Beltrán, de Hoz et Untermann 1996, cit. note 12, pp. 21 ss., 38 ss.

<sup>34</sup>Sur le bronze comme support épigraphique, F. Beltrán, «Inscripciones sobre bronce, ¿un rasgo característico de la cultura epigráfica de las ciudades hispanas?», à *XI Congresso Internazionale di Epigrafía greca e Latina*, Roma 1999, spec. p. 26.

<sup>35</sup>CIL II 5041.

<sup>36</sup>R. López Melero et *alii*, «El bronce de Alcántara. Una *deditio* del 104 a. C.», *Gerión* 2, 1984, pp. 265 ss.

<sup>37</sup>G. Fatás, *Contrebia Belaisca (Botorríta, Zaragoza). II. Tabula Contrebiensis*, Zaragoza 1980 = CIL I 2, 2951a.

<sup>38</sup>Sur ce sujet, F. Beltrán, à Beltrán, de Hoz et Untermann 1996, cit. note 12, pp. 23 ss.

<sup>39</sup>Récemment les éditeurs du quatrième bronze de Botorríta ont proposé d'expliquer l'accumulation de bronzes à cette ville en l'attribuant la condition de centre d'une circonscription juridique, dont le développement pourrait être non d'époque romaine, mais antérieur —comme une espèce de *conuentus iuridicus* avant la page, voir F. Beltrán 1996, cit. note 12, p. 24 ss.— et qui pourrait même expliquer le nom de Contrebia comme «conjunto de ciudades que se agrupan con fines... jurídicos», une proposition qui se heurte cependant à quelques objections historiques: Villar et Jordán à

F. Villar, M. A. Díaz, M. M. Medrano et C. Jordán, *El IV bronce de Botorrita (Contrebia Belaisca): arqueología y lingüística*, Salamanca 2001, pp. 151 ss.

<sup>40</sup>Pour une explication étymologique de ce mot comme nom divin, Meid 1993, cit. note 16, p. 112, cf. F. Villar à Villar *et alii* 2001, cit. note 39, p. 134 note 4.

<sup>41</sup>*Sarnikio*, au génitif, apparaît deux fois dans le texte (ll. 1 et 11) lié par l'enclitique *kue a tokoit-*, et une autre à la l. 9, au locatif: *sarniki-ei*; sur ce mot voir Wodtko 2000, cit. note 7, p. 318.

<sup>42</sup>Le mot se répète plusieurs fois sur la face A du bronze: *tokoitoskue* (ll. 1 et 10), *tokoitei eni* (l. 4), *tokoitei* (l. 10).

<sup>43</sup>Ainsi de Hoz et Michelena 1974, cit. note 31, pp. 74, 98; Blázquez 1975, cit. note 1, p. 173.

<sup>44</sup>CIL II 801.

<sup>45</sup>CIL II 5861: *Deo-To-u/otum-et / ara / Val-Mater/nus- [---]*.

<sup>46</sup>CIL II 801 (San Martín del Trevejo); J. C. Olivares, «El panteón religioso indígena en el área extremeña», *Hispania Antiqua* 23, 1999, pp. 103-105 mentionne les témoignages de Valverde del Fresno (Cáceres; AE 1985, 539: *Togae*), Martiago (Salamanca; AE 1955, 235) et peut-être de San Vicente de Alcántara (Cáceres; CIL II 731; *Sogae* ou *Sagae*).

<sup>47</sup>J. d'Encarnação, *Inscrições romanas do conventus Pacensis*, Coimbra 1984, num. 611 = Garcia 1991, cit. note 1, num. 194, p. 349: dédiée à *Togae Almae* (?).

<sup>48</sup>Deux villes hispaniques au moins portaient le nom Arcobriga: l'une dans la Celtibérie (Plin. NH III 24; Ptol. II 6, 57), identifiée depuis longtemps à Monreal de Ariza (Zaragoza), et l'autre parmi les *Celtici* du sud-ouest de la Péninsule (Ptol. II 6, 57); le dédiant semble procéder plus probablement de la dernière (A. Tranoy, *La Galice romaine*, Paris 1981, p. 284), car dans cette région il y a plusieurs attestations de noms personnels formés sur la racine *tong-* (J. M. Abascal, *Los nombres personales en las inscripciones latinas de Hispania*, Murcia 1994, pp. 530-531) et on connaît aussi le toponyme *Tongobriga* (CIL II 5564) qui, au contraire, manquent en Celtibérie.

<sup>49</sup>CIL II 2419 = EE 8, 115; G. Pereira, «La inscripción del ídolo da fonte, Braga-CIL II 2419», à *Symbola Ludovico Mitxelena oblatae*, Vitoria 1985, pp. 531-535; B. Prósper, «*Tongoe Nabiagoi*: la lengua lusitana en la inscripción bracarense del Ídolo de la Fuente», *Veleia* 14, 1997, pp. 163-176.

<sup>50</sup>K.3.3: *to-gias*.

<sup>51</sup>Voir en dernier lieu P. de Bernardo, «Grafemática e fonología del celtiberico: 1. Nuovi dati sulle vocali mute; 2. Una nuova legge fonetica che genera dittonghi; 3. Fonti e fasi di sviluppo della sibilante sonora», à Villar et Fernández éd. 2001, cit. note 5, pp. 319-334.

<sup>52</sup>Villar y Jordán à Villar *et alii* 2001, cit. note 39, pp. 133 ss. Un résumé de la question à Wodtko 2000, cit. note 7, pp. 406-408.

<sup>53</sup>Meid 1993, cit. note 16, p. 112, en suivant H. Eichner («Damals und heute: Probleme der Erschliessung des Altkeltischen zu Zeussens Zeit und in Gegenwart», à B. Forssmann éd., *Erlanger Gedenkfeier für Johann Kaspar Zeuss*, Erlangen 1990, pp. 39 ss.), propose d'interpréter *tokoitei* comme une référence au sanctuaire de *tokoit-*; voir Wodtko 2000, cit. note 7, p. 321.

<sup>54</sup>Tovar à A. Beltrán y Tovar 1982, cit. note 30, p. 64; J. Eska, *Towards an Interpretation of the Hispano-Celtic Inscription of Botorrita*, Innsbruck 1989, pp. 114-115; Untermann K.1.1 p. 573; Villar et Jordán à Villar *et alii* 2001, cit. note 39, proposent d'identifier *tokoit-* avec la ville d'*lldugoite*, attesté par les monnaies.

<sup>55</sup>De Hoz y Michelena 1974, cit. note 31, p. 49.

<sup>56</sup>Tovar à A. Beltrán et Tovar 1982, cit. note 30, p. 71.

<sup>57</sup>Sur ce mot, Wodtko 2000, cit. note 7, pp. 273-274; pour les parallèles divins celtiques: Marco 1994, cit. note 2, p. 338.

<sup>58</sup>CIL II 5278; Olivares 1999, cit. note 46, pp. 112-113.

<sup>59</sup>CIL II 365; Garcia 1991, cit. note 1, num. 175 p. 341 préfère lire prudemment [---]? *Neto* (?) et souligne avec raison que l'inscription manque de toute formule de dédicatoire religieuse: [---]? *Neto* (?) / *Valerius Auit[us]* / [A?] *turranus* (?) *Sulpici (filius) / de uico Baedoro / gentis Pinton(um)*.

<sup>60</sup>G. Alföldy, «Tarraco y la Hispania romana: cultos y sociedad», à M. Mayer et J. Gómez Pallarés édés., *Religio deorum. Actas del Coloquio Internacional de Epigrafía "Culto y sociedad en occidente"*, Sabadell 1983, p. 11 fig. 5 propose de lire au début de l'inscription: *Isidi puell[arum] iussu Dei Netis* = HEp 5, 1995, 351.

<sup>61</sup>Macr. *sat.* I 19, 5-6: «*Accitani etiam, Hispana gens, simulacrum Martis radiis ornatum maxima religione celebrant, Neton uocantes*».

<sup>62</sup>Dans ce sens déjà Tovar en A. Beltrán et Tovar 1982, cit. note 30, p. 71.

<sup>63</sup>CIL II 6144.

<sup>64</sup>Sur *neitin* voir maintenant J. Untermann, «Algunas novedades sobre la lengua de los plomos ibéricos», à Villar et Fernández édés. 2001, cit. note 5, pp. 618 ss.

<sup>65</sup>J. Untermann, *Monumenta linguarum Hispanicarum. III. Die iberischen Inschriften aus Spanien*, Wiesbaden 1990, C.2.8.

<sup>66</sup>F. Marco et V. Baldellou, «El monumento ibérico de Binéfar (Huesca)», *Pyrenae* 11, 1976, pp. 91-116 = Untermann 1990, cit. note 65, D.12.1.

<sup>67</sup>F. Marco, «Divinidades indígenas en la Hispania indoeuropea», *Veleia* 16, 1999, p. 38 suggère un improbable caractère théophorique du nom.

<sup>68</sup>Untermann K.1.1, p. 573 exprime ses doutes; Wodtko 2000, cit. note 7, pp. 273-274 qui n'élimine pas la possibilité qu'elle soit une forme verbale, préalablement soutenue avec d'autres arguments par Rodríguez Adrados et Villar, parmi d'autres chercheurs.

<sup>69</sup>Marco 1994, cit. note 2, pp. 324-355; 1999, cit. note 67, pp. 37-41.

<sup>70</sup>K.3.3: l'inscription fut arraché de la paroi et aujourd'hui est conservée au Museo Arqueológico de Barcelona. Le texte mentionne deux fois le théonyme au datif, *Luguei*. La lecture de l'inscription ne pose pas des problèmes graves, sauf à la ligne 6, où la quatrième lettre du mot d'habitude lu *tiaso* et rendu par *thiasus*, «thiase», n'est pas clair: mieux lire *tia+o*. D'après Untermann la lecture est: ENIOROSEI / VTA · TIGINO · TIATVMEI / TRECAIAS · TOLVGVEI / ARAIANOM · COMEIMV / ENIOROSEI · EQVOISVIQVE / OGRIS · OIOCAS · TO · GIAS · SISTAT · LVGVEI · TIASO / TOGIAS —les lettres soulignées sont douteuses—.

<sup>71</sup>F. Marco, «El dios céltico Lug y el santuario de Peñalba de Villastar», *Estudios en homenaje a Antonio Beltrán Martínez*, Zaragoza 1986, pp. 731-759; L. Sagredo et L. Hernández Guerra, «Los testimonios epigráficos de Lug en Hispania», *Memorias de Historia Antigua* 17, 1996, pp. 179-201; N. Jufer et Th. Luginbühl, *Répertoire des dieux gaulois. Les noms des divinités celtiques connus par l'épigraphie, les textes antiques et la toponymie*, Paris 2001, p. 49; X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris 2001, pp. 177-178; sur l'interprétation du texte voir A. Tovar, «La inscripción grande de Peñalba de Villastar y la lengua celtibérica», *Ampurias* 17-18, 1955-1956, pp. 159-169; Meid 1994, cit. note 16, pp. 30-37. Le seul témoignage celtibérique sûr de Lug provient de l'ancienne *Vxama* (Osma, Soria; A. Jimeno, *Epigrafía romana de la provincia de Soria*, Soria 1980, num. 22 planche VII 2: *Lugouibus*), car à l'autel de Fuensabiñán (Guadalajara) la présence de Lug n'est pas certaine: l'inscription, fragmentée à droite, ne dit au début que *IVC[---]* (J. M. Abascal, «Epigrafía romana de la provincia de Guadalajara», *Wad-Al-Hayara* 10, 1983, pp. 86-87, num. 30 fig. 21). La seule attestation de Lug hors d'Espagne provient d'Avenches: CIL XIII 5078, *Lugoues*.

<sup>72</sup>J. Cabré, «La montaña escrita de Peñalba», *BRAH* 56, 1910, pp. 241-280; M. Gómez Moreno, *Misceláneas. Historia, Arte, Arqueología. Primera serie: La Antigüedad*, Madrid 1949, pp. 326-330; M. Lejeune, *Celtiberica*, Salamanca 1955, pp. 25-37; Tovar 1955-1956, cit. note 71, pp. 159-168; «Las inscripciones celtibéricas de Peñalba de Villastar», *Emerita* 27, 1959, pp. 341-365; J. Untermann, «En torno a las inscripciones rupestres de Peñalba de Villastar», *Teruel* 57, 1977, pp. 5-22.

<sup>73</sup>Marco 1986, cit. note 71, p. 746 sans photographie; M. Navarro, *La epigrafía romana de Teruel*, Teruel 1994, num. 27L planche XIV avec un traitement peu

satisfaisant des inscriptions de Peñalba, cf. F. Beltrán, «La epigrafía latina de Teruel. A propósito de un nuevo corpus provincial», *AEspA* 69, 1996, pp. 296, 303-306.

<sup>74</sup>L'endroit se trouve à l'angle plus meridional du complexe, exactement sur la place où est située la figure antropomorphe de date incertaine que Cabré dénomme «l'idole» (1910, cit. note 72, pp. 248-249 fig. num. 2).

<sup>75</sup>Les lettres mesurent 12 et 14 cm d'hauteur respectivement et sont tracées sur un ligne de guide inférieure ou peut-être encadrés par une ligne; l'aire d'écriture mesure 14 x 36 cm.

<sup>76</sup>Navarro 1994, cit. note 73, num. 27L, en attribuant à Marco un développement *D(is) M(anibus)* que cet auteur n'a jamais proposé.

<sup>77</sup>Ainsi, elle n'apparaît pas au répertoire de Blázquez 1975, cit. note 1, p. 167.

<sup>78</sup>A. Burnett, M. Amandry et P. P. Ripollés, *Roman Imperial Coinage. I. From the death of Caesar to the death of Vitellius (44 BC-AD 69)*, London et Paris 1992, num. 401-402; l'effigie féminine apparaît aux num. 403-404 avec la légende TVRIASO.

<sup>79</sup>G. H. Hill, *Notes on the Ancient Coinage of Hispania Citerior*, New York 1931, pp. 165-166; A. Beltrán, «Las monedas hispano-latinas», *Numisma* 147-149, 1977, p. 45.

<sup>80</sup>M. Beltrán, J. A. Paz et E. Ortiz, «Un santuario de culto a las aguas en el *municipium Turiaso* (Tarazona, Zaragoza), provincia Hispania Citerior», à *Acque minero-medicinali, terme curative e culti a le acque nel mondo romano*, Padova, sous presse.

<sup>81</sup>Le théonyme plus semblable est *Sibulca* (Herne, Allemagne; AE 1963, 46); voir Jufer et Luginbühl 2001, cit. note 71, p. 62.

<sup>82</sup>E. Aguilera y Gamboa, *Páginas de mi patria. Mis excavaciones arqueológicas t. V. Arcobriga*, 1911 (inédit) = M. Beltrán, *Arcobriga (Monreal de Ariza, Zaragoza)*, Zaragoza 1987, p. 20 mentionne l'inscription très confuse où «sólo la práctica y sabiduría del P. Fita pudo leer una ofrenda al Dios del camino diciendo Mercurio Ocnioroco».

<sup>83</sup>Marco 1987, cit. note 6, p. 62; 1994, cit. note 2, pp. 333-334.

<sup>84</sup>Comme je l'avais déjà soupçonné: F. Beltrán, «Epigrafía romana», *Caesaraugusta* 72, 1997, pp. 295-296.

<sup>85</sup>MAN 40/27/ARC/4281.

<sup>86</sup>CIL II 1389 (Carmona), 3450 (Cartagena).

<sup>87</sup>Beltrán, de Hoz et Untermann 1996, cit. note 12, II-44, III-5, -20, IV-26.

<sup>88</sup>CIL II 5849.

<sup>89</sup>CIL II 5808 = U. Espinosa, *Epigrafía romana de La Rioja*, Logroño 1986, num. 39.

<sup>90</sup>F. Fita, «Lápidas romanas descubiertas en los valles de San Millán y Arán», *BRAH* 3, 1883, pp. 133 ss. et «Lápidas de San Millán, Vallada, Ternils y Denia», *BRAH* 4, 1884, pp. 10 ss.

<sup>91</sup>Blázquez 1962, cit. note 1, p. 214; 1975, cit. note 1, p. 135.

<sup>92</sup>G. Fatás et M. Martín-Bueno, *Epigrafía romana de Zaragoza y su provincia*, Zaragoza 1977, num. 23.

<sup>93</sup>Marco 1987, cit. note 6, p. 65.

<sup>94</sup>CIL XII 1094; Jufer et Luginbühl 2001, cit. note 71, p. 57.

<sup>95</sup>J. A. Abásolo et G. Alcaldes, «Obbellegino en Cantabria», *Actas del III Congreso de Historia de Palencia*, Palencia 1997, pp. 303-309: l'inscription est dédiée par un soldat de l'*ala Augusta*.

<sup>96</sup>AF alb. II 138 11/12.

<sup>97</sup>J. A. Abásolo et J. C. Elorza, «Nuevos teónimos de época romana en el País Vasco-Navarro», *Estudios de Arqueología Alavesa* 6, 1974, pp. 117-118.

<sup>98</sup>J. M. Solana, *Autrigonia romana*, Valladolid 1978, p. 122 note 54.

<sup>99</sup>C. Castillo, J. Gómez-Pantoja et M. D. Mauleón, *Inscripciones romanas del Museo de Navarra*, Pamplona 1981, num. 32 planche XXXII.

<sup>100</sup>Abascal 1994, cit. note 48, pp. 206 et 465-466.

<sup>101</sup>Abascal 1994, cit. note 48, pp. 289-290; à «Botorríta 3» on trouve la forme masculine *atu*, Untermann à Beltrán, de Hoz et Untermann 1996, cit. note 12, pp. 126-127.

<sup>102</sup>Comme j'ai signalé ailleurs: F. Beltrán, «Epigrafía y onomástica de las Cinco Villas», *Actas de las I Jornadas de Estudio sobre las Cinco Villas*, Zaragoza 1986, p. 66 = HEp 5, 1995, 932.

<sup>103</sup>Untermann 1997, cit. note 5, L.2.1 et L.3.1.